

Deux cornichons de 10

Où commence la mer ? On a l'impression que la terre l'encerclé... La route est étroite. D'un côté, l'eau, de l'autre, on devine un blockhaus dans les dunes et les constructions plus récentes de quelques vendeurs d'huîtres et de moules dont l'un a créé une salle de dégustation avec véranda. Le long de cet établissement une vieille et très spacieuse voiture américaine est rangée, une Oldsmobile dont la couleur rouge brique s'est ternie. La route vide, la voiture poussiéreuse, la mer déserte, le restaurant étroit donnent l'impression de figurer dans un plan de road-movie tourné dans un vague coin des «States». Nous sommes dans les environs d'Eslandes, au nord de La Rochelle et nous attendons Rémy, le propriétaire d'une pêcherie, d'un carrelet immatriculé E 006.

En avance, nous pouvons, Claude et moi, examiner tout à loisir l'Oldsmobile défraîchie, contempler la plage et les cinq

carrelets construits après la dernière guerre qui s'alignent le long de la falaise. Cinq, pas un de plus ! Interdiction d'en ajouter.

La cabane, peinte en rouge, se dresse au bout d'un ponton d'une bonne vingtaine de mètres s'élevant au-dessus de la mer et de la plage de trois, quatre mètres. La mer semble haute, pas loin de son plus haut. Rémy, un homme assez âgé, mais robuste, cheveux blancs, visage bronzé et jambes nues malgré un vent frisquet et tenace, se présente, très souriant. Il échange quelques mots avec son voisin ostréiculteur de l'autre côté de la route, ancien élève du collège où il enseignait ; ensemble ils déplorent la mortalité inexplicable des jeunes huîtres. L'affaire est préoccupante : que se passera-t-il si nul remède n'est trouvé d'ici la saison prochaine ?

«En principe, c'est solide ; mais ça dépend de votre poids !» m'avertit Rémy malicieusement, alors que je m'engage sur la passerelle qui conduit à la cabane et aux filets carrés. Doublement méfiant quant à mon poids et quant à la solidité des planches goudronnées clouées entre les poteaux boulonnés, d'anciens poteaux des PTT, je progresse en écartant les pieds. Un entretien permanent, ce carrelet, «de la folie douce !» Sans compter le paiement de la concession aux affaires

maritimes... la tempête de 1999 qui a tout emporté à l'exception de la porte d'entrée sur la route.

En bas, entre les planches, l'eau est jaune de la vase qu'apporte la Sèvre niortaise. Une bonne chose : quand il arrive, par accident, que l'eau soit claire on ne pêche pas du tout. Les poissons, s'ils ne remarquent pas le filet avalé par le fond de vase, se méfient des filins qui permettent de le remonter. Quand le vent vient de la terre, inutile d'espérer arracher à la mer des proies qui vaillent ; par contre, lorsqu'il souffle de la mer, le poisson est repoussé et vient «nous voir». Il n'y a pas de règle pour remonter, pas de fréquence recommandée, aussi Rémy lit le journal, fait ses mots croisés et remonte quand ça lui chante. Evidemment, quand les poissons se pressent... le rythme s'accélère. Acheté pour moitié avec un marchand de biens qui s'en est vite désintéressé, Rémy a racheté la part qui lui manquait et, depuis, il a décliné les sollicitations des nombreux amateurs. Le propriétaire du E 006 aime la solitude, scruter l'arrivée du mulet au début du flot avec la marée. Sa plus belle pêche ? Un bar de 5 kg et de 90 cm contenant un mulet qui faisait bien ses 40 cm ! Deux d'un coup ! Mais les prises de ce calibre ne sont pas monnaie courante...

A preuve : depuis que nous actionnons le treuil pour descendre et remonter le carrelet, le poisson se défile. Aussi, le vent vient de la terre et ne s'égare sur les mailles à chaque remontée que deux crevettes, de minuscules poissons et quelques crabes désolés qui arpentent, mélancoliques, leur prison.

Seules prises qui vaillent, deux «cornichons» de 10 cm de long s'ébrouent, l'un après l'autre. Rémy les nomme ainsi à cause de leur goût très proche de ce condiment.

Mauvaise journée. Le vent de terre est favorable aux cornichons...

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**



Pierre D'Ovidio a publié en 2009 *Nationale 7. Carnet de voyage à Madagascar* aux éditions Le temps qu'il fait (160 p., 20 €).